

BERNARD-HENRI LÉVY :
« NOTRE DEVOIR,
C'EST DE SOUTENIR L'ISLAM MODÈRE. »

cette peur et parfois ce vertige face au sexe féminin » des fondamentalistes.

Quel est cet effroi concernant les femmes ?

B.-H.L. C'est l'une des sources de cette affaire. Et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle le combat des femmes, et pour les femmes, est, en terres d'islam, si important. Quand les femmes se battent, ce n'est pas uniquement pour leur liberté, mais pour la liberté de tous. Elles sont les combattantes de première ligne. Elles sont le démenti vivant à une imbécillité criminelle dont le fond est, je crois, la volonté de pureté. Un intégriste – musulman ou non –, c'est quelqu'un pour qui la femme représente l'impureté. Le sexe féminin, dans son imaginaire, c'est le gouffre, la source des pires vertiges, le mal. Savez-vous que la seule disposition testamentaire que laisse Mohammed Atta, c'est qu'aucune femme ne s'approche de sa dépouille et ne touche son corps et, plus encore, son sexe sans s'être munie de gants ? Tous ceux qui ont approché Ben Laden savent qu'il y a, chez lui aussi, cet effroi, cette attitude de rejet et de dégoût vis-à-vis des femmes. Eh bien, Omar Sheikh, mon personnage, ce type qui est vierge à 29 ans et qui vit dans la phobie des femmes, est, là aussi, un prototype.

d'un monde sans femmes. C'est la première chose qui me frappe dès l'instant où je débarque à l'aéroport de Karachi, dans cette atmosphère tendue, dans ce climat d'état de siège, avec des types qui vendent, sous l'œil indifférent des militaires, des cartes postales à l'effigie de Ben Laden : le Pakistan est un pays où les femmes sont invisibles. C'est une impression très étrange. Et très pénible. Comme si une bombe à neutrons très spéciale avait éliminé les femmes du paysage. A Islamabad, à Rawalpindi, c'est un peu différent, on voit des femmes. Mais Karachi, cette capitale du fondamentalisme, la ville d'Al-Qaïda où Ben Laden, encore récemment, est venu se faire soigner, est une ville sans femmes.

ELLE. Votre longue enquête vous a permis d'établir que des liens étroits existent entre les groupes fondamentalistes musulmans établis au Pakistan, Al-Qaïda et les services secrets pakistanais.

B.-H.L. En effet. Et cela pose, à mes yeux, un sacré problème. Vous avez là le plus voyou des Etats voyous. Un Etat terroriste qui, de surcroît, possède l'arme atomique.

ELLE. Pourquoi George Bush, dans sa croisade contre le terrorisme, prend-il pour cible l'Irak et maintenant

Pakistan est l'œil du cyclone, le centre de gravité de cette lutte sans merci qui opposera les démocrates du monde (pas seulement de l'Occident) à l'islamisme radical. C'est du Pakistan que sont venus les assassins de Massoud, c'est le Pakistan qui a fait les talibans. Et une des découvertes de Daniel Pearl, ce qu'on craignait peut-être qu'il n'écrive, ce pourquoi on l'a assassiné, c'est que le Pakistan est un pays où des terroristes peuvent acquérir des éléments pour faire une bombe atomique.

ELLE. Le chef de l'Etat pakistanais, le général Musharraf, parle-t-il donc un double langage quand il affirme faire la guerre au terrorisme ?

B.-H.L. Il est possible qu'il soit sincère quand il dit qu'il prend le parti de la démocratie. Mais, dans ce cas, il est terriblement faible et isolé. C'est un président de la République désinformé par ses propres services secrets. Il n'a peut-être déjà plus la réalité du pouvoir. Il est peut-être une marionnette instrumentalisée par les groupes islamistes.

ELLE. Votre enquête fait froid dans le dos. Allons-nous vers une « guerre des civilisations » ?

B.-H.L. La vraie guerre des civilisations, c'est la guerre à l'intérieur même de l'islam, entre l'islam modéré et l'islam

« QUAND LES FEMMES SE BATTENT, CE N'EST PAS UNIQUEMENT POUR LEUR LIBERTÉ, MAIS POUR LA LIBERTÉ DE TOUS. ELLES SONT LE DÉMENTI VIVANT À UNE IMBÉCILLITÉ CRIMINELLE DONT LE FOND EST, JE CROIS, LA VOLONTÉ DE PURETÉ. UN INTÉGRISTE – MUSULMAN OU NON –, C'EST QUELQU'UN POUR QUI LA FEMME REPRÉSENTE L'IMPURETÉ. »

ELLE. La toute première femme de son existence, Sadia, celle qu'il épouse, est une jeune angliciste, titulaire d'une maîtrise de l'université du Pendjab. Mais elle est voilée de la tête aux pieds, ne sort pas de chez elle et, en train, ne voyage que dans la partie femmes des compartiments, cachée derrière un rideau.

B.-H.L. C'est une femme, je pense, intelligente, ouverte, frottée, encore une fois, aux Lumières. Voilà donc deux personnages, Omar et Sadia, qui ont été façonnés par les Lumières, par l'Europe, et qui sont devenus, l'une sous sa burqa, l'autre sous le soleil de Satan, des combattants de la grande armée du fondamentalisme.

ELLE. A l'exception de Sadia, ce fantôme reclus, les femmes sont totalement absentes de votre enquête au sein du terrorisme islamiste.

B.-H.L. Oui. Forcément. Puisqu'il s'agit

de la Syrie, et non le Pakistan qui semble infiniment plus menaçant ?

B.-H.L. C'est le grand mystère. Je n'ai cessé, tout le temps de mon enquête, de me poser la question. Il y a plusieurs interprétations possibles. Ou bien les Américains ne savent pas, ce dont je doute. Ou bien ils ne peuvent rien faire ou ont le sentiment de ne rien pouvoir faire. Ou bien encore ils ont une stratégie à plus long terme qui consiste à frapper les maillons les plus faibles pour en venir, un jour, au point qui représente le plus grand danger. En tout cas, pour l'heure, le fait est là. L'administration américaine parle d'Etats voyous. Mais elle n'évoque pas le plus voyou d'entre eux, le Pakistan. Ce pays dispose d'armes de destruction massive qu'une partie de son élite dirigeante est prête, demain matin, à livrer aux terroristes d'Al-Qaïda. Le

intégriste. Et l'issue de cette guerre est donc, au moins pour partie, l'affaire des musulmans eux-mêmes. Les intellectuels musulmans, les chefs religieux, les personnalités de la société civile se doivent de prendre position, de dire non à la politique du crime, de refuser la stratégie du martyr, etc. Mais c'est aussi notre affaire. Nous avons le devoir, nous, démocrates occidentaux, de les soutenir, de leur tendre la main, de leur montrer qu'ils ne sont pas seuls. Soutenir, aujourd'hui, les femmes algériennes, les démocrates afghans, les intellectuels du monde arabo-musulman, est aussi important que l'était, dans les années 70, le soutien aux dissidents de l'Est ou, dans les années 30, le soutien aux résistants antinazis. Il en va de notre responsabilité.

INTERVIEW D'ANNICK LE FLOC'HMOAN